



Planisphère du géographe Idrîsî, réalisé pour Roger II, roi de Sicile, XII^e siècle. (Dans la cartographie arabe, le nord est représenté en bas et le sud est représenté en haut de la carte.) D. R.

La Provence médiévale

L'horizon d'un Orient romanesque

Des relations nombreuses, souvent marchandes, parfois guerrières, mais toujours riches et variées, relient la Provence et la Méditerranée. Une histoire à redécouvrir.

PAR HENRI BRESCH

Qu'est-ce que la Provence au Moyen Âge ? Bien loin d'une région compacte et nettement délimitée, c'est d'abord une vaste aire qui va jusqu'à Toulouse, au XII^e et au XIII^e siècle. Prenons le témoignage du géographe arabe sicilien Idrîsî, qui écrit, vers 1150-1160, pour le roi de Sicile, à Palerme et qui utilise les fiches des bureaux du palais royal : il décrit une Provence, limitée au nord par la Bourgogne des Francs et par l'Auvergne et à l'ouest par la Gascogne ; elle comprend "Narbonne, Montpellier, Saint-Gilles, Béziers, Avignon, Valence, Vienne et Lyon", et même Toulouse qu'Idrîsî voit disputée entre Gascogne et Provence. C'est, on le voit, tout l'espace que domine la maison des comtes de Toulouse, seigneurs de Saint-Gilles et de terre d'Argence, qui portent alors aussi les titres de marquis de Provence, pour les terres qu'ils tiennent de l'Empire, et de duc de Narbonne pour l'héritage

wisigothique. C'est aussi la Provence de la première croisade, de cette première expansion aussi de sa noblesse dans les terres chrétiennes du mont Liban où Raymond et ses fils fondent le comté de Tripoli. Les Provençaux participent au vaste mouvement de la noblesse et du peuple chrétien vers l'Orient, dans une discipline remarquable, sous l'autorité d'un chef, prince au statut quasi royal, étroitement lié au représentant du pape, Adhémar de Monteil, de la famille de Montélimar.

Cette image de l'Orient n'avait sans doute jamais quitté les traditions provençales : le monachisme provençal était venu du désert égyptien avec Honorat et Cassien, et le Lérins, comme l'Irlande au même siècle, avait été une "seconde Egypte" à l'ascèse exaltée. Les liens n'avaient jamais été coupés avec le monde des moines d'Orient : Gervais de Tilbury, qui écrit les *Divertissements pour un empereur* à Arles vers 1210, témoigne qu'un noble provençal, Isnard, seigneur de Châteaudauphin, pouvait très bien aller au XII^e siècle dans un ermitage égyptien – mais le texte indique aussi, et sans doute plus sûrement, dans le mont Liban – pour y passer des années de solitude, nourri par un corbeau.

Un double filon de récits rattache donc la Provence à l'Orient : celui de la fondation légendaire des évêchés provençaux par des saints orientaux et de la présence de Marie Madeleine à la Sainte-Baume, la sanctifiant comme terre d'accueil et lui donnant la dignité des origines apostoliques. Une littérature en langue d'oïl du XII^e siècle, produite donc dans le Nord, s'ancre sur d'autres légendes, qui transparaissent aussi dans l'œuvre de Gervais : ce sont les romans de Guillaume d'Orange, de Vivien, d'Amaury de Narbonne, combattants de la foi et libérateurs de la Provence ; ils réunissent une atmosphère de croisade, de vieux thèmes littéraires et un romanesque débridé. Les trouvères y localisent un Orient de fantaisie sur les monuments romains, à Orange, autour du palais de la Gloriette, dans la Nîmes du *Charroi*, à Montglane (Glanum, Saint-Rémy). La Provence y apparaît comme l'antichambre de l'Orient des croisades.

Les romans évoquent, en les confondant, des épisodes anciens de la lutte contre les musulmans de Septimanie, à l'époque de Charlemagne, et contre les Sarrasins du Freinet, à la fin du X^e siècle. En 931 et en 942 encore, on a vu des flottes byzantines armées du redoutable feu grégeois collaborer à la destruction des navires qui ravitaillaient les corsaires du Freinet : l'Orient grec et l'Occident musulman se sont affrontés dans les eaux provençales.

Les ports provençaux, Marseille, Saint-Gilles, sont aussi devenus au XII^e siècle des entrepôts de commerce actifs, ambitieux et qui visent à saisir une part des trafics qui s'animent de nouveau avec l'Espagne méridionale, le Maghreb, la Sicile et la Syrie. Ils sont en effet la porte de l'Orient, le lieu de départ pour de nombreux croisés septentrionaux à la fin du XII^e siècle, en 1187, en 1190, et surtout au XIII^e, en 1202, en 1239. Marseille et Saint-Gilles sont alors au nombre des bases arrière des ordres militaires, Templiers et Hospitaliers. Marseille a tenté, très tôt, d'obtenir sa part des dépouilles de l'Orient : en 1103, Raymond de Saint-Gilles accorde à l'abbaye

de Saint-Victor la moitié du port syrien de Djebaïl, qui reste à conquérir, mais qui ira aux Génois. Et quelques privilèges, fabriqués au XIII^e siècle et attribués aux rois latins de Jérusalem et de Chypre, signalent les ambitions du port provençal : une rue dans chacune des villes de Terre sainte, des terres et la liberté de commerce. En 1230, Marseille reçoit du roi d'Aragon, qui vient de conquérir Majorque avec l'aide des Montpelliérains et des Marseillais, des boutiques, des maisons et des terres à la campagne dans l'île conquise.

DE L'EMPORIUM MARSEILLAIS AU CREUSET AVIGNONNAIS

Depuis la fin du XII^e siècle, Marseille et Montpellier participent largement au grand commerce méditerranéen, vers l'Afrique du Nord, les Echelles du Levant, Saint-Jean-d'Acre, Chypre, Beyrouth, puis les ports de l'Arménie cilicienne (L'Ayas), et Alexandrie. En 1220 Marseille a un consulat à Bougie, et, en 1253, à Bougie, à Ceuta et à Alexandrie. Vers 1248, au témoignage du notaire Giraud Amalric, le commerce est actif avec l'Afrique, Alexandrie et Messine : les Marseillais exportent draps, safran, corail, fruits secs, tandis que les immigrants lombards (de Plaisance et d'Asti) animent le marché.

Dans son manuel de marchand, sa *Pratica della mercatura*, le Florentin Francesco Balducci Pegolotti réunit vers 1340 toutes les informations nécessaires pour un grand marchand, sur les prix, les mesures, les relations commerciales entre les ports de la Méditerranée : à son témoignage, Marseille est en rapports soutenus avec Constantinople et son faubourg de Péra, avec Saint-Jean-d'Acre, avec Famagouste de Chypre, ports de passage des épices de l'Inde, avec la Sicile et la Pouille, grands producteurs de blé, avec les grandes métropoles italiennes, Florence, Pise, Gênes, avec Nîmes, Montpellier et Avignon, qui constituent un vaste arrière-pays où écouler les produits de luxe. Montpellier est alors, vers 1340, la seconde ville en nombre d'habitants (40 000 à 50 000), après Paris, du royaume de France ; seigneurie du roi de Majorque jusqu'en 1349, elle a gardé des relations économiques et financières plus diversifiées que Marseille : avec L'Ayas de Cilicie, avec Majorque, qui a fait longtemps partie du même ensemble politique, avec Venise, avec Bruges et Londres, et avec le Maroc, où les Catalans écoulent le drap qui transite par Montpellier. Le début du XIV^e siècle marque ainsi un premier apogée des relations des Provençaux avec le versant sud de la Méditerranée.

Marseille a eu longtemps, pendant tout le XIII^e siècle, des relations privilégiées avec Ceuta, le principal des ports marocains, accroché à la côte africaine et qui sert de relais vers les escales atlantiques, Salé, Safi, Nifé (Casablanca). Les contrats commerciaux de la famille Manduel (Etienne de 1200 à 1230, Bernard et Jean jusqu'en 1264) et les plus anciens registres de notaire témoignent, depuis 1227, de fréquents voyages à Bougie, à Tunis, puis à Djidjelli, à Collo, à Alger, à Ténès. Dans les capitales des Etats hafside, Tunis et Bougie, les Marseillais ont longtemps eu des établissements permanents, un fondouk, entrepôt et auberge, une église, un consul. Ils utilisent aussi, au témoignage des documents patiemment réunis par Edouard Baratier, les services des juifs de Bougie, qui écoulent leurs produits, et qui sont eux-mêmes d'origine provençale ou catalane. Mais le XIV^e siècle voit le recul de cette activité.

A l'est, Marseillais, Montpelliérains et Narbonnais ont des relations économiques constantes avec Chypre, leur principal relais vers Acre, où Conrad de Montferrat et Gui de Lusignan les ont appelés en 1187, en leur accordant de larges privilèges. Saint-Jean-d'Acre sera abandonné après la reconquête de la Palestine par les mamelouks, mais les voyages continuent vers Laïazzo et ils reprennent en direction d'Alexandrie, que les Marseillais fréquentent de nouveau intensément après 1370. Un consulat et un fondouk des Marseillais sont installés dans le port égyptien vers la fin du XIV^e siècle. Et l'on voit passer des marins grecs à Marseille, et un marchand syrien, bourgeois de Chypre, Joseph Zaphet, débarque à Aigues-Mortes en 1364 : il s'installe à Montpellier où il meurt vers 1381.

C'est dans l'espace intermédiaire que les Marseillais ont le plus grand mal à se faire une place : les Génois ont obtenu, dès 1156, que Provençaux et Montpelliérains soient écartés des ports siciliens et ils ne peuvent profiter du privilège de Frédéric II qui les autorise à séjourner à Messine et à Syracuse, relais indispensables, clefs de la mer Ionienne ; les Catalans tentent aussi, au XIV^e siècle, de les exclure de la Sardaigne, où l'abbaye de Saint-Victor a installé au XI^e siècle des prieurés et où les barques provençales vont pêcher le précieux corail, monnaie d'échange du commerce d'Alexandrie.

De sorte que ce sont les relations les plus lointaines qui comptent le plus dans l'économie provençale et même dans la vie quotidienne : en témoigne la place exceptionnelle que prend la vaisselle importée des pays de tradition arabo-musulmane. Du XII^e au XVI^e siècle, la céramique de Bougie apparaît constamment dans les inventaires et, dans les fouilles urbaines, celle du *Levante* ibérique : près de 30 % des pièces recueillies dans les fouilles du lycée Mignet, à Aix-en-Provence, viennent de Valence, de Málaga ou de Catalogne, au témoignage d'Henri Amouric. L'archéologie atteste aussi l'importation des techniques depuis l'Occident musulman : ce sont les fours de la porte d'Aix, à Marseille, de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècle, destinés à produire de la vaisselle d'imitation.

L'immigration, quant à elle, reflète à la fois ces relations à longue distance et l'inégalité des rapports de force en Méditerranée : de nombreux esclaves sont achetés outre-mer, Tatars de Crimée, Noirs du trafic transsaharien, qui vivront une vie difficile en Provence, mais qui pourront être affranchis un jour. Au XIII^e siècle, les juifs, chassés de l'Espagne méridionale par le messianisme almohade, débouchent finalement à Lunel, à Posquières (Vauvert) et à Marseille ; parmi eux, des lignées de médecins et de savants, comme les Tibbonides, originaires de Grenade, et qui manifestent des liens multiples avec les cours royales et le judaïsme méditerranéen : un procès a ainsi lieu à Marseille, en 1255, dans la famille de Samuel et de Moïse ibn Tibbon, traducteurs de Maimonide, de Galien, d'Aristote, d'Avicenne et d'Averroès de l'arabe en hébreu ; il montre des attaches avec Naples, où Moïse a vécu avec son oncle Jacob Anatoli, au service de Frédéric II, Barcelone et Vérone, d'où est venu le hassid Samuel. Au XIV^e siècle, le monde des travailleurs marseillais est ouvert aussi, comme le montre l'analyse de Francine Michaud : sur 730 ouvriers et

apprentis, la moitié sont étrangers à la cité, un tiers de Provençaux et le reste se répartit entre Français, Italiens, quelques Ibériques, quelques Anglais et Flamands, et même quelques Grecs.

Les fonctions commerciales de la Provence maritime impliquent nécessairement une priorité aux relations lointaines, indispensables pour l'approvisionnement dans les produits les plus précieux, épices, teintures, soieries, destinées en particulier, après 1310, au formidable marché de consommation qui s'installe à Avignon avec la cour pontificale. Mais l'immigration engage des populations proches, surtout des Rhodaniens (47 % des 3 000 et quelques chefs de famille dénombrés en 1378) et des Français (28,5 %), qui viennent à Avignon comme travailleurs et gens de métiers, et des Italiens (un sur cinq de ces migrants), marchands toscans et artisans lombards. La pénétration capillaire des Italiens est d'ailleurs universelle : ils installent leurs bureaux de prêt et de commerce dans les bourgs ruraux ; les compagnies, comme les Farolfi à Salon vers 1300, choisissent les chefs-lieux les plus actifs ; d'autres travaillent individuellement, comme Antonio Jacobi, de Pistoia, reçu citoyen de Draguignan en 1382.

Dans ce renouvellement permanent de la population provençale, les paysans ligures jouent bientôt un rôle décisif : les "figons" de Porto Maurizio, d'Albenga, de Pieve di Tecco, colonisent à la fin du Moyen Age les villages abandonnés après les catastrophes démographiques du xv^e siècle, Saint-Tropez, Bagnols, Cabris, etc. Ils apportent leurs savoirs et leurs savoir-faire : à Draguignan, un maître d'école italien et un peintre alors fameux, Frère Conrad, viennent séjourner et travailler. Ailleurs, les artisans immigrés relancent la céramique. A tous les niveaux l'intégration est rapide et profonde : les grands marchands entrent sans peine dans la noblesse provençale, comme les Baroncelli ou les Retroncini d'Avignon, et les petits commerçants sont admis dans l'élite municipale, qui se change vite, entre xiv^e et xv^e siècles, en "noblesse seconde".

LA CIRCULATION DES ÉLITES

La Provence est naturellement ouverte, au xi^e, puis au xii^e siècle, à la circulation des aristocraties dynastiques : ce sont les "Bourguignons" de Jean-Pierre Poly, c'est-à-dire une nébuleuse de grands lignages liés à la dynastie des Bosonides, puis ce sont les Catalans, au demeurant peu nombreux, comme les Villeneuve, qui suivent l'installation de la maison de Barcelone à Arles et à Aix-en-Provence. L'aristocratie provençale des xi^e et xiii^e siècles se présente donc comme un monde aux origines composites, aux alliances lointaines : les prénoms, Pandolf et Atanolf, de la famille, les Pontevès, qui fonde Salernes, dans le Var aujourd'hui, indiquent sans conteste une origine princière dans l'Italie méridionale lombarde, sans doute dans sa capitale, Salerne.

Le porte-parole de la noblesse provençale, le juriste Gervais de Tilbury, juge et maréchal du royaume d'Arles, lui-même parent des seigneurs de Trets et de l'archevêque d'Arles, manifeste vers 1215 l'extraordinaire bariolage culturel de cette noblesse : son

livre, les *Divertissements impériaux, offerts à l'empereur Otton de Brunswick*, réunit de nombreuses anecdotes folkloriques, présentées comme des récits authentiques et d'origines très variées (depuis l'Irlande jusqu'à Naples, la Sicile et l'Égypte des Pères du désert). La plupart trouvent leurs racines dans des merveilles géographiques des deux Provinces, à l'est et à l'ouest du Rhône : ce sont les dracs de Tarascon, les cigognes des murailles d'Arles, le raisin de Roquemaure, le prieuré de Barjols qui participe des privilèges de Terres saintes (pas de mouche, en particulier, comme au Sinaï). A chaque fois, le récit débouche sur la surprise, la transgression de l'ordre des choses, qui fait réfléchir : les cigognes punissent l'adultère, le raisin explose à maturité. On reconnaît aussi dans Gervais des contes proprement catalans : les chevaliers *faés* qui se battent à midi, les anges frappeurs qui n'épargnent que ceux qui ont mangé du fenouil, la montagne du Montgrí, où se trouve le palais des démons, entouré de vents et de tempêtes pérennes ; et aussi des récits forgés dans le petit groupe des familles liées à la dynastie catalane et basées à Arles : le mot magique qui immobilise le cheval de course, et le cheval *faé* de Guerau de Cabrera, qui conseillait son maître par des signes secrets, mangeait du pain de froment, dansait au son de la viole et se suicide à la mort de son maître.

Ces Catalans intègrent la Provence dans des entreprises lointaines : en 1209, Frédéric II, roi de Sicile et bientôt empereur, épouse Contance, fille d'Alphonse le Chaste, roi d'Aragon, et sœur d'Alphonse, comte de Provence. Le comte accompagne sa sœur à Palerme, avec 500 cavaliers, force militaire considérable qui permet à Frédéric de rétablir fermement son autorité dans l'île de Sicile. Alphonse y meurt d'épidémie, mais Frédéric récompense les Provençaux en 1210 en accordant à Sanche, comte et oncle de sa femme, et à Nuño, fils de Sanche, les comtés d'Agrigente et de Ragusa.

La circulation des élites comprend aussi, dès le XII^e siècle, de nombreux juristes : ce sont des jurisconsultes italiens, des Lombards, qui introduisent le droit romain, installent les premières écoles, et soutiennent les podestats impériaux installés par Frédéric II pour gouverner les villes provençales, transformées vers 1230 en petites républiques urbaines. Une Provence "italienne" coexiste alors avec celle de la dynastie comtale, et ce non sans conflits : le poids de la puissance navale, économique et militaire de Gênes s'impose à Hyères, à Toulon, à Fréjus et à Nice, et étouffe régulièrement Marseille ; il suscite des tendances centrifuges qui s'épanouiront avec la sécession de Nice en 1388. Les noblesses féodales italiennes ne sont pas en reste : elles s'implantent en Provence orientale, à Monaco, à Menton, à Antibes, mais aussi dans le centre de la Provence ; les Grimaldi servent à la fois leur cité d'origine, Gênes, et la dynastie angevine, tandis que les comtes de Vintimille, évincés de leur ville par le mouvement communal et par la République génoise, recueillent l'héritage des vicomtes de Marseille. Les Italiens, juristes et marchands, sont encore assez nombreux au XIV^e siècle à venir en Provence se mettre au service des rois angevins de Naples : la thèse récente de Jean-Luc Bonnaud qui fait une prosopographie de cette classe exigeante, efficace et savante, passionnée de justice, décompte 22 Italiens sur 442 viguiers, 27 sur 362 clavaires (trésoriers) et 17 juges

sur 396, mais qui jouent un rôle disproportionné avec leur pourcentage. Au ^{xv}^e siècle, ils seront plus nombreux : ce seront des exilés napolitains, et même quelques Siciliens, comme les Alagona, installés à Meyrargues, qui suivent Louis II, puis René d'Anjou, à la fin de leur lutte acharnée pour la possession de Naples contre la dynastie cousine des Anjou-Duras, puis contre Alphonse V d'Aragon et son fils et héritier, Ferrante.

On le voit, l'aristocratie militaire provençale et l'élite des administrateurs et des juristes présentent des aspects de patchwork, au point de susciter la méfiance des milieux déjà installés et qui souhaitent conserver l'exclusivité du pouvoir : l'indignité des hautes charges, qui seraient réservées aux Provençaux, excluant la haute noblesse napolitaine, est un thème récurrent des revendications des Etats. Il met en lumière les effets d'une structure emboîtée : la Provence est à la fois englobée et séparée dans les domaines d'une couronne de Sicile qui a son chef à Naples.

LA DIAGONALE ANGEVINE

Depuis 1266, en effet, c'est l'aristocratie militaire provençale, fort à l'étroit et appauvrie dans son espace montagneux, qui est partie à l'assaut des fiefs italiens, siciliens et napolitains. L'expédition victorieuse de Charles d'Anjou conduit à l'installation d'un Etat guelfe, étroitement lié à la papauté et encadré par des Français et des Provençaux, sur les ruines du rêve impérial de Frédéric II et de ses fils, Conrad et Manfred. L'échec est amer vers 1282, quand la révolution sicilienne des Vêpres a mis un terme à la construction d'un grand royaume d'Italie du Sud, ambitieux, menaçant pour les orthodoxes des Balkans et engagé dans la défense de Saint-Jean-d'Acre. Dans cette guerre impitoyable, l'échec est terrible pour Marseille, dont la flotte et la jeunesse sont détruites par l'ennemi catalan, dans les batailles navales, toutes perdues, à Nicotera, à Malte, à Naples, aux îles Formigues.

Il résulte de ce long conflit qui rebondit sans cesse une Provence menacée par les flottes siciliennes et catalanes du parti gibelin, et affaiblie au sein d'un royaume angevin instable, mais le contact est maintenant massif avec les provinces napolitaines : trois, puis quatre dynasties comtales provençales s'y sont installées, les Baux, les Sabran, les Gantelme ; les Provençaux tiennent sept des vingt-cinq comtés du royaume de Naples et les familles baronniales circulent entre les deux domaines angevins. Juges et hauts fonctionnaires, comme Matteo Spinelli de Giovinazzo, Santoro de Bitonto, Marino de Caramanico, viennent de Naples, tandis que les marchands marseillais, que la guerre navale paralyse et écarte des grands marchés de l'Orient, se fixent volontiers dans la capitale italienne, dans l'ombre des Florentins. Ces liens étroits se manifestent tant par l'installation des corailleurs provençaux dans le golfe de Naples que par l'immigration, en sens inverse, d'Italiens du Sud à Marseille, comme la famille Palermo, et dans la Provence des petites villes administratives : les Marchesani, de Salerne, sont ainsi installés à Nice et bientôt viguiers à Draguignan.

Cette diagonale Marseille-Naples rompue, un autre pôle se manifeste : Rhodes, où se tient l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, mi-combattants de la foi,

mi-corsaires, auréolés du prestige d'une institution vraiment cosmopolite et sous un pavillon international. La noblesse provençale, très influente dans l'ordre, avec les grands maîtres de la maison de Villeneuve, y court : la lutte contre les Turcs d'Asie Mineure et contre les mamelouks prend le relais des guerres perdues en Italie.

L'aspiration aux grandes aventures et aux relations lointaines n'a donc guère abandonné la Provence médiévale : elle est sans doute tenue en bride par la longue hégémonie génoise, puis par l'agressivité catalane, mais elle rebondit à chaque occasion, dopée par l'alliance avec Frédéric II, puis par le succès angevin à la fin du XIII^e siècle. Elle retrouve son énergie avec les Forbin, grands brasseurs d'affaires, quand la trêve le permet. Les contacts culturels n'ont pas manqué : le rôle des juifs provençaux dans l'acquisition des savoirs développés depuis le IX^e siècle bagdadien dans le monde arabe est le plus apparent, mais le foyer avignonnais prend le relais et assume à la fois la définition de nouvelles méthodes et de nouveaux savoirs. L'humanisme se forge ici au contact, d'ailleurs orageux, entre les latinistes italiens et les clercs français de la papauté, fascinés par les qualités littéraires et les exigences scientifiques de leurs maîtres d'outre-Alpes et méfiants cependant. Le transfert de la méthode philologique et le goût pour la poésie de Pétrarque vont de pair avec une explosion de curiosité dans tous les domaines, de la mystique à l'invention de la géographie. A chaque fois, la Provence a été lieu de passages, de contacts, sans exclusive, sinon sans quelque manifestation d'agacement ou quelque pointe de chauvinisme, peut-être, mais durablement et efficacement.

BIBLIOGRAPHIE

Henri Amouric, "Un métier improbable ? Etre potier de terre à Aix, à la fin du Moyen Age", *De Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Noël Coulet*, in *Provence historique*, n° 195-196, 1999, p. 22-32.

Jean-Luc Bonnaud, *Les Agents locaux de l'administration royale en Provence au XIV^e siècle : catalogue et étude des carrières*, thèse de l'université de Montréal, 1996, sous presse.

Gervais de Tilbury, *Le Livre des merveilles : divertissement pour un empereur*, trad. et comm. Annie Duschene, Belles Lettres, Paris, 1992.

Idrîsî, *La Première Géographie de l'Occident*, présentation par Henri Bresc et Annliese Nef, Flammarion, Paris, 1999.

Francine Michaud, "Travail et mouvements migratoires avant et après la peste noire à Marseille", *De Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Noël Coulet*, in *Provence historique*, n° 195-196, 1999, p. 367-383.

Raoul Bosquet, "L'Antiquité" ; Régine Pernoud, "Le Moyen Age jusqu'en 1291", *Histoire du commerce de Marseille*, Plon, Paris, 1948, tome I. Edouard Baratier, "De 1291 à 1423" ; Félix Reynaud, "De 1423 à 1480", *Histoire du commerce de Marseille*, Plon, Paris, 1951, tome II.

Francesco Balducci Pegolotti, *La Pratica della mercatura*, Allan Evans, Cambridge (Mass.), 1936.